

Malthus et les libertaires

José Ardillo

L'*Essai sur le principe de population* de Thomas R. Malthus, publié en 1798, s'est converti en un classique de la littérature économique et sociologique. L'héritage intellectuel de Malthus est de ceux qui dépassent le contenu précis de leurs propos et viennent à faire partie du vague imaginaire collectif de la modernité, de la même façon que le darwinisme ou le marxisme. On sait que Malthus fut le premier à alerter sur le danger croissant d'un déséquilibre entre population et ressources dans l'évolution des sociétés, même si d'autres avant lui avaient abordé de la question de la surpopulation. Pour Malthus, l'accroissement de la population tend de façon naturelle à dépasser constamment la capacité productive de la société. En conséquence, le principal obstacle à l'accroissement de la population est la quantité limitée de ressources. Ceci étant, la population se maintient tant bien que mal dans les limites des ressources en raison des mauvaises habitudes sexuelles qui règnent dans la société – le libertinage – et de la misère des classes travailleuses. Ces freins destructifs augmentent la mortalité et constituent un obstacle à l'accroissement de la population. Malthus les considérait comme des facteurs naturels. Par la suite, à contrecœur, il accepta aussi le frein moral – l'abstinence – comme possible obstacle à l'accroissement de la population.

Godwin et Malthus

L'œuvre de Malthus était dirigée, en principe, contre les réformistes et utopistes, comme William Godwin, qui projetaient une société basée sur un système égalitaire et qui croyaient possible l'abolition de la misère. Malthus pensait que la misère était un fait inhérent à l'évolution sociale et que tenter d'améliorer le sort des pauvres à travers des systèmes plus égalitaires pouvait entraîner une augmentation disproportionnée de la natalité et, en conséquence, une augmentation de la misère. Chez Malthus, l'inégalité est à la fois une des conditions naturelles de régulation de la population et une stimulation du progrès, sans lequel se formerait une nation de parasites.

On a critiqué chez Malthus son excessive naturalisation de la fécondité humaine, son empirisme rudimentaire quand il s'agit d'analyser l'accroissement de la population, ainsi que la simplicité avec laquelle il analyse l'augmentation de la production des aliments. En tous les cas, après des siècles de controverses, Malthus s'est avéré être le premier prophète identifiable de l'ère de la pénurie, même si sa prophétie pouvait prendre la forme d'une défense cynique de la classe dominante de son époque.

Il n'est pas fortuit que le livre de Malthus soit dirigé en grande partie contre l'œuvre de William Godwin, *Political Justice*, considéré comme un précurseur du socialisme libertaire. Godwin élaborait un système social avec un maximum de libertés, un minimum d'appareil gouvernemental et une institution équitable de la propriété. Cela étant, s'il avait raison dans sa recherche de la cause du mal social dans la nature des institutions politiques, que pouvait-il répondre à la question de la tension existant entre population et ressources que l'œuvre de Malthus laissait entrevoir ?

En 1820, Godwin publia sa réponse à Malthus, *Of Population: An Enquiry Concerning the Power of Increase In the numbers of Mankind, Being an Answer to Mr. Malthus's Essay on that Subject*¹. Peut-être pouvons-nous considérer cette vaste œuvre comme le premier essai de dialogue entre une utopie sociale et ses possibilités de réalisation, étant donné certains facteurs que nous nommerions aujourd'hui écologiques. Un dialogue partiel, sans doute, puisque les objections malthusiennes montraient plus un préjugé politique qu'une véritable inquiétude écologique, la réponse de Godwin constituant avant tout un démontage de cet odieux préjugé. Il faut cependant reconnaître que la contestation de Godwin n'arrive pas à dépasser le cadre abstrait d'une société politique idéale. Une société qui pourrait habiter dans un monde cultivé dans sa totalité « comme un jardin » et où les limites des ressources alimentaires se trouveraient à un horizon très lointain.

S'il est clair que la doctrine malthusienne fut laissée de côté par les courants les plus connus de la science économique, l'élan optimiste de Godwin servit par contre de base à la pensée socialiste et libertaire du XIX^e siècle. La population globale augmenta considérablement durant ce siècle. Malthus n'avait pas tenu compte de l'évolution que pouvait subir le système de production des biens et des aliments. Le niveau économique des classes travailleuses augmenta et le rêve du Progrès, présent dans les idées de Godwin, s'empara de la pensée révolutionnaire durant des décennies.

Au début de son ouvrage contre Malthus, Godwin écrivait :

« Si j'avais que le globe peut nourrir vingt fois plus d'habitants qu'il n'en contient aujourd'hui [...] il n'y aurait personne assez incrédule et d'une humeur assez chagrine pour me contredire. Il faudrait en effet être bien borné et avoir l'esprit bien rétréci, pour songer à mettre des bornes aux facultés physiques qu'a la terre de fournir à l'homme des moyens de subsistance. »

On ne pouvait formuler affirmation plus malheureuse. Ceci étant, l'important n'est pas de tenter de démontrer le manque de prévision de

1. *Recherches sur la population et sur la faculté d'accroissement de l'espèce humaine, contenant une réfutation des doctrines de Malthus sur cette matière*; trad. de l'anglais par F.S. Constancio; Paris, 1821.

Godwin à son époque, mais de voir comment cette imprévision atteint aujourd'hui encore les courants partisans d'une transformation sociale radicale. Godwin démonta efficacement la doctrine de Malthus sur l'accroissement de la population. Malthus avait pris la jeune Amérique du Nord comme modèle d'un accroissement exponentiel de la population, en l'absence d'obstacles naturels, ou ce qu'il considérait comme tels. Il étendait ce modèle à d'autres parties du monde et niait l'importance du rôle joué par les gouvernements et les institutions sociales dans l'évolution sociale. Il avait repoussé, du moins dans un premier temps, la possibilité d'une sexualité contrôlée volontairement. Godwin, tout au long de son œuvre, refuse le réductionnisme de la vision d'un accroissement de population qui ait lieu naturellement sans autre frein que le *fatum* d'une sexualité tortueuse et d'une misère sociale fruit d'une nécessité implacable. Le langage malthusien qui justifie la pauvreté et nie au déshérité son « couvert au banquet de la vie » lui répugne. En bref, on peut dire que Godwin a écarté le concept d'accroissement géométrique malthusien parce que sans fondement empirique, il a démontré que les causes qui s'y opposent ne sont ni constantes ni régulières, mais dépendent plutôt de nombreux facteurs hétérogènes, et il a nié que les moyens de subsistance – ce qu'aujourd'hui nous appellerions les « ressources » – aient une limite précise. Si Godwin a largement pris la peine de démonter l'appareil empirique du principe malthusien, ses analyses sur la production « de subsistances » sont en revanche plus concises.

Godwin fait preuve d'une grande confiance dans la capacité productive humaine. Il imagine la terre tout entière cultivée comme un jardin et l'humanité, en grand nombre, étendue dans tous les recoins de la planète. Son idée récurrente est qu'un individu est toujours capable de produire plus qu'il n'en a besoin. Il pense que les réserves mondiales sont seulement exploitées en très petite partie et que l'heure de leur épuisement est encore très lointaine. Il estime qu'avec une forme de gouvernement juste, la population pourrait être multipliée par 30, étendant ainsi les limites d'une société prospère et heureuse. L'épuisement des sols cultivables ne relève d'aucun mystère du destin, il est surtout l'effet du despotisme et d'un mauvais gouvernement. Pourquoi les vastes empires de Perse et d'Égypte apparaissent-ils aujourd'hui comme des paysages désolés ? « Cette cause tient à la nature du gouvernement et de l'administration politique des pays en question. »

Godwin a confiance en la capacité des ressources de la terre pour permettre l'augmentation de la population anglaise : « il est universellement reconnu que le sol de notre île est susceptible de nourrir une population dix fois plus forte qu'elle ne l'est aujourd'hui ». Cet optimisme envahit son œuvre : « Il est impossible d'assigner des limites au perfectionnement de l'homme, et surtout aux améliorations qu'il peut introduire dans les arts, et dans l'application de l'industrie humaine. » Il ne doute pas de l'avènement d'un futur où la machine se substituerait à l'essentiel du travail réalisé manuellement. Il va même jusqu'à imaginer la possibilité d'élaborer des aliments à partir de recombinaisons chimiques.

Le dédain malthusien envers les possibilités techniques d'une augmentation de la capacité productive trouve son contrepoint dans l'enthousiasme

productiviste – et populationniste – de l’ancêtre de l’anarchisme. Godwin n’était pas dans l’erreur quand il refusa, indigné, le naturalisme malthusien relatif aux causes de la misère sociale, pourtant il ne put éviter d’être fasciné par la vision d’une société capable de croître quasi indéfiniment dans une prospérité matérielle jamais vue. Ce rêve d’abondance se transmet à la majeure partie de la pensée révolutionnaire postérieure, à commencer par Proudhon et Marx. Une partie de la *Philosophie de la misère* de Proudhon est dédiée à réfuter la doctrine malthusienne sur la capacité productive qu’une société mieux organisée pourra développer. D’autres œuvres classiques de l’anarchisme, *Évolution et Révolution* de Reclus ou *la Conquête du Pain* de Kropotkine, réfutent de manière tranchante l’héritage de Malthus. Dans la pensée socialiste, Malthus apparaît un peu comme le prince des ténèbres dont le nom est rituellement condamné comme synonyme du mal ou de l’erreur scientifique. Le livre de l’anarchiste Anselmo Lorenzo, *El banquete de la vida* (1905), empruntait son titre à Malthus ; à la fin figure l’avertissement suivant :

« Si (en une absurde supposition) contre tous les raisonnements, tous les calculs, toutes les prévisions et toutes les démonstrations statistiques, les subsistances venaient à manquer et qu’enfin se réalise la fatidique prophétie malthusienne, seul serait juste, rationnel et économique de diminuer la ration de tout le monde [...] » et mettre tout en commun « comme des naufragés qui luttent pour se sauver dans une fraternelle union ».

La théorie malthusienne y est traitée comme une hypothèse quasi surnaturelle et donc impuissante à briser le rêve d’un socialisme d’abondance.

Dans son livre publié peu après la Seconde Guerre Mondiale, *Road to Survival* (1948), ouvrage précurseur de la littérature écologique, William Vogt souligne avec ironie l’oubli de Malthus et dénonce le saccage à cette époque des terres fertiles. Tant qu’il y aurait des terres disponibles, les affaires pourraient continuer : « les économistes n’ont pas inclus dans leur concept de capital, le potentiel biotique hautement vulnérable », écrit-il.

Déjà avant la guerre, les ravages de l’industrialisme étaient patents pour de nombreuses personnes. Malthus pouvait être considéré comme un auteur politiquement maudit, mais il était nécessaire de reconnaître que les désolantes doctrines de ce « *Gloomy Curate* » (comme l’appelle Vogt) pouvaient amener à une réflexion sur les capacités de production et de récupération des écosystèmes sous une forme ou dans une direction que Malthus lui-même n’aurait pu concevoir.

Depuis les années de la guerre froide, la présence prophétique de Malthus s’est accrue considérablement, en grande partie liée à l’inquiétude écologique née dans les années 1960. Le débat entre Godwin et Malthus est resté oublié mais les implications de cette discussion sont néanmoins totalement d’actualité².

De fait, le legs de Malthus fut de façon inespérée ravivé par certains héritiers de Godwin. Chose que les partisans de l’économie politique bourgeoise – à laquelle appartenait finalement Malthus – ont toujours escamotée. D’une

2. Le livre *Progress, poverty and population. Re-reading Condorcet, Godwin and Malthus* (1997) de John Avery fait état de ces débats, bien que derrière un titre si pompeux il n’y ait pas plus qu’une collection d’anecdotes sur les personnages.

certaine façon, cette renaissance devait être paradoxale. Les théories malthusiennes entre les mains de quelques penseurs anarchistes revêtirent une forme que Malthus lui-même aurait refusée, alors que l'économie bourgeoise, au moment de sa plus forte expansion, rencontrait un obstacle idéologique dans cet étrange rejeton : l'anarchisme néomalthusien.

L'anarchisme néo-malthusien, l'exemple espagnol

En marge de ce paradoxe, ce qui est intéressant, c'est que pour la première fois une théorie de caractère socialiste radical ait pris comme programme « l'autogestion » de la vie humaine face au modèle de captation inique que le système capitaliste mène sur la population travaillante. Ce qui est désigné par « procréation consciente » ou « génération volontaire », préconisé par les anarchistes néomalthusiens, constitue un défi à un système basé sur l'idéologie de la classe dominante, pour laquelle les classes inférieures sont seulement des gisements de main-d'œuvre pour réaliser ses projets grandioses. L'idée, repoussée dans un premier temps par Malthus, que la population travaillante puisse contrôler sa croissance par des moyens conscients, se convertit pour les néomalthusiens en une stratégie de résistance face au pouvoir de la société capitaliste dévoreuse d'hommes et de matières premières.

En effet, les anarchistes néomalthusiens attaquent le cœur de la théorie de Malthus : si la classe travaillante prend le contrôle sur ses conditions de reproduction, le prolétariat peut frapper un grand coup contre le dogme de l'expansion capitaliste, à un moment où l'économie occidentale est encore fortement dépendante de la main-d'œuvre et où le spectre du chômage sert à soumettre l'ouvrier, où gouverner consiste surtout à imposer aux masses une discipline industrielle et la menace de la misère.

L'historien Eduard Masjuan a retracé dans *La ecología humana en el anarquismo ibérico* (2000) l'influence que l'anarchisme néomalthusien a eue en Espagne au début du xx^e siècle. L'attrait de ce livre réside dans la vision que défend l'auteur d'une série de courants anarchistes qui préfigurent une philosophie écologique, par opposition au socialisme conventionnel, idéologiquement engagé avec l'économie bourgeoise.

« La panacée simpliste d'un monde socialiste heureux qui consiste dans le développement illimité des moyens de production est reléguée, à partir des formulations néomalthusiennes, à l'état infantile du socialisme ».

Le mouvement néomalthusien a pour origine intellectuelle l'œuvre de Charles Georges Drysdale, *Éléments de science sociale* (1869). En 1896, Paul Robin fonda en France la Ligue de la Régénération Humaine. Pour Robin, il était essentiel que la classe ouvrière prenne le contrôle sur la natalité, limitant le nombre des naissances jusqu'à ce que le rêve d'une société juste et égalitaire soit réalisé.

Dès le début du xx^e siècle, les idées néomalthusiennes commencent à percer dans les milieux libertaires ibériques. Beaucoup d'anarchistes, Luis Bulffi, Mateo Morral, Francisco Ferrer i Guardia ou Anselmo Lorenzo, se convertissent en porte-parole de telles idées. Ce sera l'anarchiste français Sébastien Faure, avec sa conférence *Le problème de la population* prononcée à Paris en

1903, qui fournira son fondement idéologique au néomalthusianisme en Espagne. Faure distingue déjà néomalthusianisme bourgeois et anarchiste. Pour lui, le malthusianisme bourgeois est classiste et hypocrite, il conduit la classe travailleuse à une situation désespérée dans laquelle ou elle renonce à se reproduire, ou elle se condamne à la mort par inanition. Dans sa conférence, Faure dessine aussi pour la première fois une inquiétude pour l'amoin-drissement des ressources, reconnaissant que, si les moyens technologiques peuvent certes augmenter la capacité productive, la croissance économique doit forcément rencontrer une limite. Cette idée constitue un contrepoint à l'optimisme productif exprimé, par exemple, par Kropotkine dans *Champs, usines, ateliers* (1898). D'un autre côté, Faure ne manque pas de signaler la nécessité qu'a le système capitaliste d'augmenter sa main-d'œuvre non seulement pour alimenter les usines mais aussi pour les corps répressifs, les guerres coloniales et le maintien d'un marché du travail où les prolétaires sont en concurrence pour les salaires.

Le néomalthusianisme anarchiste s'associe rapidement à la vision d'une maternité libre et consciente et, de ce fait, à une libération totale de la femme. Il atteint vite une grande diffusion dans les milieux libertaires ibériques par la revue *Salud y Fuerza*, dirigée par Luis Bulffi, organe de diffusion de la Ligue espagnole pour la Régénération. Des sections se créent dans tout le pays, les publications néomalthusiennes augmentent leur tirage et les conférences se multiplient jusqu'en 1904, date à laquelle la propagande néomalthusienne subit une première fois la répression. Un an après «les éditions de *Salud y Fuerza* annoncent la parution imminente dans la bibliothèque Amor y Maternidad Libre de l'œuvre de Luis Bulffi, *Grève des ventres! (moyens pratiques d'éviter les familles nombreuses!)*, ce qui alarma sans doute les secteurs sociaux populationnistes de Barcelone». *Salud y Fuerza* fut suspendue parce qu'«on considéra qu'elle offensait la morale publique et que la restriction de la natalité était considérée comme pornographique»

Pourtant, malgré les difficultés, la propagande néomalthusienne continua de se renforcer et la diffusion de pratiques contraceptives et d'informations sur la sexualité augmenta. Certains anarchistes connus en Espagne, comme Federico Urales, s'opposèrent au néomalthusianisme, le considérant comme une distraction des forces, un mouvement sans aucune capacité véritablement révolutionnaire. Ces polémiques furent intenses ailleurs aussi. Kropotkine se montrait un peu méfiant envers le mouvement, n'en captant pas sa signification profonde. Selon Masjuan, il «saisissait que le malthusianisme trouvait son ultime argument dans les limites productives du secteur agricole, qu'il entrevoit lui-même comme surmontables, avec sa proposition bien connue d'une agriculture intensive basée sur les serres. De là son opposition à tout essai socialiste partisan de Malthus, étant donné que pour lui l'avancée technologique finirait par enterrer l'économiste anglais et ne constituerait ainsi plus un argument pour les économistes politiques bourgeois, auxquels Malthus sert de prétexte pour maintenir les structures sociopolitiques capitalistes [...] Son positionnement de début du siècle est compréhensible parce qu'alors la population mondiale totale atteignait seulement un milliard et demi de personnes.»

Le néomalthusianisme ibérique subit aussi la persécution de l'Église. Cette persécution culmina avec la détention de Luis Bulffi, accusé d'offenser la morale publique. Le procès se compliqua quand eut lieu l'attentat contre le roi Alfonso XIII, perpétré par l'anarchiste Mateo Morral, néomalthusien convaincu lui aussi. Tentative fut faite d'impliquer Bulffi dans l'attentat de Madrid, mais son acquittement fut finalement obtenu. Pourtant, comme Masjuan le précise, « de la sentence définitive ne ressort pas que soit admis ou non comme légitime l'objectif même de la restriction de la natalité, qui pour le procureur et l'accusation du Comité de Défense Sociale continuait d'être une idée subversive et pornographique ».

Par la suite, l'anarchisme néomalthusien devra affronter les stratégies populationnistes promues par la bourgeoisie industrielle et l'Église. Le contrôle de la natalité n'était pas présenté comme la grande stratégie révolutionnaire destinée à produire le changement social, mais comme un complément nécessaire et efficace pour soustraire des forces à l'appareil industriel capitaliste, capable en même temps de donner à l'ouvrier un contrôle majeur sur sa vie. Il est clair aussi qu'avec une maternité consciente et limitée, le poids étouffant que les femmes subissaient, et qui les empêchaient d'utiliser leur énergie à autre chose qu'à la procréation et aux tâches ménagères, était allégé.

Avec le temps on voit augmenter l'information sanitaire, l'accès aux contraceptifs et s'ouvrent des cliniques et des centres de planification familiale. Ces cliniques auront un succès considérable.

Tout cela provoque, jusqu'à la Première Guerre mondiale, ce que Masjuan appelle « une réaction pro-nataliste bourgeoise » en Catalogne. Les autorités non seulement continuent les poursuites contre *Salud y Fuerza* mais s'efforcent aussi de mettre au point des stratégies de propagande en faveur de la natalité chez les ouvriers qui puissent contrecarrer la diffusion des idées néomalthusiennes (prix aux familles nombreuses, etc.). En 1908-1909, la répression contre le mouvement est en recrudescence. Malgré tout, la propagande néomalthusienne tiendra un rôle très important dans la baisse démographique subie par la population à cette époque.

Une question centrale du néomalthusianisme anarchiste est celle de l'émigration. Celle-ci constitue, au début du xx^e siècle, un signe manifeste de l'excès de main-d'œuvre dans les nations développées, tout autant qu'une stratégie populationniste de la bourgeoisie pour créer des centres industriels dans le Nouveau Monde. Rappelons que Malthus lui-même avait dédaigné cet élément à l'heure d'analyser l'augmentation démographique des États-Unis. Alors que l'émigration constitue le moyen le plus efficace de distribuer les forces de travail d'une société capitaliste planétaire. Un moyen qui ignore tout ce que la situation personnelle de l'immigrant comporte et qui fait du commerce et de l'industrie des pouvoirs incontestables. La colonisation incessante des forces destructives du capital se fait souveraine et l'occupation des nouveaux espaces acquiert le statut d'une seconde nature.

En effet, comment gouverner sur des terres dépeuplées ? L'impératif premier du Pouvoir est de créer des masses de dépossédés sur lesquels pouvoir régner. William Godwin lui-même dans *Of Population*, extrait une citation du *Télémaque* très représentative : « Sachez que vous n'êtes roi qu'autant que vous

avez de peuples à gouverner ; et que votre puissance doit se mesurer, non par l'étendue des terres que vous occuperez, mais par le nombre des hommes qui habiteront les terres, et qui seront attachés à vous obéir.»

C'est ainsi que les terres du Nouveau Monde se couvrirent de la classe ouvrière condamnée à l'exil matériel et, comme le rapporte Masjuan, depuis l'Amérique, les anarchistes néomalthusiens immigrés là-bas n'auront de cesse de dénoncer la propagande populationniste de la bourgeoisie locale. Ainsi l'anarchiste catalan Grau écrit une note à *Salud y Fuerza* en 1910, où il «explique la politique de récompense de l'Etat en faisant parrain le Président de la République du huitième enfant de n'importe quelle famille. Il rapporte comment le slogan alberdien³ *Gouverner c'est peupler* fait partie du message institutionnel».

La Première Guerre mondiale coïncide avec le déclin de la première étape du mouvement anarchiste néomalthusien en Espagne. Dans les années vingt il ressurgit, surtout à partir du groupe Redención d'Alcoy (Alicante), qui publie la revue *Generacion Consciente*. Après son interdiction, elle se convertira en *Estudios*, une des publications libertaires les plus prestigieuses de l'époque. À *Estudios* collaborent des anarchistes connus, comme les docteurs Isaac Puente et Felix Marti Ibáñez. Puente y traite des questions sur la santé, la sexualité, le néomalthusianisme, etc. En 1931, une fois la République proclamée, des anarchistes comme Maximo Llorca ou Jose Antich en reviendront à poser la question sociale sous la perspective de la population et des subsistances. Comme le souligne l'historien Javier Navarro, «les collaborateurs d'*Estudios* récupérèrent les hypothèses de Malthus et illustrèrent dans de nombreux articles l'aspect limité des ressources planétaires et l'impossibilité d'une croissance illimitée».

Le néomalthusianisme anarchiste ibérique ne peut pas être abordé sans faire mention de l'épineuse question de l'eugénisme. Masjuan repousse catégoriquement l'idée que les anarchistes de la période 1900-1914 se soient laissés influencer par les courants eugénistes. Il cite en effet des témoignages variés d'auteurs anarchistes qui critiquent ouvertement l'idéal eugéniste de certains bourgeois et scientifiques. On peut ainsi lire dans ce passage écrit par José Chueca :

«L'eugénisme et le néomalthusianisme, bien qu'annonçant poursuivre les mêmes fins, la régénération de l'espèce humaine, n'ont aucune commune parenté ; le premier est essentiellement bourgeois et faussement scientifique, tandis que le second va contre la bourgeoisie et est classé parmi les choses qui appartiennent véritablement à la science ; le premier prétend vainement régénérer l'humanité en tentant d'empêcher brutalement qu'un certain nombre d'individus n'engendrent, et l'autre aspire à convaincre les hommes de procréer en toute conscience, les invitant à prendre connaissance des moyens de prévention de la fécondation, car le néomalthusianisme ne cherche à s'imposer à personne par la violence, ni ne nie le droit à l'amour au plus misérable, ou plus dégénéré des hommes⁴.»

3. De Juan Bautista Alberdi (1810-1884) théoricien et diplomate argentin.

4. Nous ne traitons pas ici le problème de l'idéalisation de la science par l'anarchisme. L'obsession de la «dégénération» et la «régénération» de l'homme faisait partie de l'ambiance intellectuelle à l'époque.

Plus tard, dans les années 1920-1930, l'anarchisme néomalthusien inclut l'eugénisme comme un moyen idéal pour atteindre une procréation saine et consciente. Selon Masjuan, cette idée s'appuie surtout sur l'éducation sexuelle du prolétariat, insistant sur la présence de facteurs sociaux aux côtés d'autres tels que les facteurs biologiques, parmi les causes de la dégénération humaine. Pour Masjuan, cette insistance sur le social est ce qui démarque l'eugénisme valorisé par les anarchistes de celui promu par certains secteurs bourgeois⁵.

Ce type de préoccupations se répand jusqu'à la guerre civile et à la répression franquiste. La longue nuit des années 1940 révèle l'absurde de l'appareil industriel immolé par la guerre, et le déséquilibre insensé entre population et moyens de subsistance dans une économie dépendant de la mécanisation et de la production centralisée. Citons ici un texte plein de clairvoyance de Rudolf Rocker, écrit en 1951, *Le problème de tous les problèmes*⁶ où se manifeste la préoccupation pour l'accroissement de la population face à la baisse de la productivité agricole. Rocker souligne que par le passé la capacité de la terre à produire était considérée comme inépuisable. Il dénonce comme cause de l'appauvrissement la relation fautive et déséquilibrée entre industrie et agriculture, ainsi que l'épuisement de la terre cultivable par une exploitation abusive. L'alternative est claire : ou l'on réoriente notre technique vers une relation plus harmonieuse avec le sol, ou l'on va à la catastrophe.

Le néo-malthusianisme et Murray Bookchin

À partir des années 1950-1960, la question malthusienne surgit de nouveau de façon récurrente. Comme toujours, la référence à Malthus est accompagnée d'une obscurité considérable. Se réclamer de lui pouvait tout autant signifier se convertir en prophète des limites de la terre comme en partisan de politiques classistes, racistes et anti-humaines. Dans ce cas, l'important n'est pas tellement de s'arrêter à ce qu'il reste de la doctrine tant usée de Malthus, bien souvent méconnaissable dans les mains de ses héritiers et détracteurs, mais de voir ce qui est ressorti des discussions sur le malthusianisme et le populationnisme. Un cas exemplaire, et qui refermera notre bref parcours historique sur le malthusianisme et le socialisme libertaire, nous est fourni par Murray Bookchin.

Depuis ses débuts, Bookchin s'opposa, non sans raison, à la vague néomalthusienne qui secouait la pensée sociologique des États-Unis des années 1960. À cette époque avec des auteurs comme Ehrlich, le terme « *population bomb* » était très en vogue. Dans un article publié dans les années

5. Le sujet est pourtant controversé. Le livre de Javier Navarro, "*El Paraíso de la razón*", la *Revista Estudios, 1928-1937 y el mundo cultural anarquista* – antérieur à celui de Masjuan –, relève l'expression d'idées eugénistes que pouvait promouvoir la bourgeoisie par les collaborateurs de *Generación Consciente*. Sur la stérilisation des individus « inaptes à procréer », il écrit : « De nombreux collaborateurs de *Generación Consciente* se seraient montrés partisans de cette dernière possibilité. » D'après lui, à partir des années 30, et à la suite de l'application forcée de la stérilisation de certains individus aux États-Unis et en Allemagne nazie, les libertaires se démarquèrent clairement de ces pratiques. Notons que Masjuan ne cite à aucun moment le livre de Navarro.

6. Cité in Diego Abad de Santillán, *El pensamiento de Rudolf Rocker*, México 1982.

1980, *The Population myth*⁷, Bookchin faisait le point sur ce qu'avait été le néomalthusianisme depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Il rejetait les tendances sociologiques et écologiques qui faisaient de la population un problème central, et critiquait durement toutes leurs dérives en les mettant sous l'étiquette d'antihumanisme et d'obscurantisme.

Pour Bookchin, les néomalthusiens des années 1960-1970 portaient d'une analyse de la population abstraite et anti-historique, réduisant la complexité sociale à un simple biologisme.

De même que William Godwin, auteur qu'il ne cite pas, Bookchin insiste avec raison pour souligner les « racines sociales de la faim », en accusant les néomalthusiens de servir le maintien du statu quo, tout en responsabilisant indirectement les pauvres et leur natalité sans contrôle des maux dont ils souffrent. Face aux prévisions malthusiennes et néomalthusiennes sur le manque d'aliments, Bookchin attire l'attention sur l'augmentation constante de la productivité agricole et signale, au contraire, la situation d'inégalité et d'arbitraire de la répartition des terres cultivables dont souffrent des pays comme l'Inde ou le Bangladesh. Il souligne ce qui paraît être une évidence : le rôle joué par les institutions financières et politiques dans la situation de pénurie dans beaucoup de pays.

Bookchin se lance dans une lutte acharnée contre toutes les doctrines écologiques qui font de l'humanité une espèce de cancer qui ronge la peau de Gaïa. Il assimile le « culte de la vie » à un biocentrisme qui en réalité cache une haine obscurantiste envers l'humanité. L'adoration de la nature remonte, pour lui, aux théories nazies. La philosophie New Age serait la descendance inattendue du pan-naturisme hitlérien.

Après avoir repoussé comme sinistres et erronés tous ces courants, Bookchin insiste de nouveau, à la fin de son essai, sur la futilité du problème du peuplement face à l'existence des structures de la société capitaliste.

Il est curieux de constater que la polémique de Bookchin sur les néomalthusiens reproduit en bien des aspects le premier débat entre Godwin et Malthus. Mais on peut aussi reprocher à Bookchin son ignorance d'un néomalthusianisme libertaire. Dans son livre sur les anarchistes espagnols, il ne mentionne à aucun moment les courants néomalthusiens. Peut-être par simple méconnaissance, ou parce qu'il assimile ces courants à une dérive mystique ou obscurantiste. Dans tous les cas, l'omission est décevante de la part d'un auteur qui se réclame d'une « écologie libertaire » ; sachant que, comme nous l'avons vu, c'est au sein de ces courants, avec plus ou moins de justesse que furent pour la première fois émises des objections à la modernisation et aux idéaux de croissance infinie. Ou bien est-ce le signe que l'œuvre de Bookchin est encore trop dépendante de ces mêmes idéaux ?

La question n'est pas simple. Il est évident que le refus du malthusianisme par Bookchin s'accompagne de raisons que nous partageons en grande partie. Mais encore une fois, de même qu'avec Godwin, le refus de la philosophie inhumaine de Malthus décèle l'illusion d'une abondance et d'une prospérité matérielle non remises en question.

7. *Green Perspectives*, juillet et septembre 1988.

Bookchin se moque, à un moment donné, des prévisions de pénurie des malthusiens. Il nous rapporte les faibles indices de natalité des pays développés et reprend la vieille formule sociologique qui lie la stabilisation de la population à l'augmentation du bien-être. Soit. Il se réjouit de plus de l'augmentation de la production : « La production d'aliments a égalé ou surpassé les besoins des populations grandissantes. La production de céréales depuis 1975 avoisine les 12 %. Même l'Inde, le prétendu "pire des cas", a triplé sa production de grain entre 1950 et 1984. » Ceci dit, comment un auteur qui se déclare porte-parole de « l'écologie sociale » peut-il en arriver à accepter docilement cette augmentation ? N'importe quelle personne un tant soit peu familiarisée avec l'histoire contemporaine sait qu'en termes globaux aucune augmentation de la production alimentaire n'a eu lieu, mais qu'au contraire chaque augmentation minimale du rendement des récoltes ne se fait qu'au prix d'énormes pertes d'énergie, d'eau et de sol fertile. Pour ne traiter que de facteurs purement matériels, un théoricien de l'écologie reconnu peut-il ignorer ce que signifie l'agriculture productiviste – la « révolution verte » – dans de nombreux pays de l'hémisphère Sud « entre 1950 et 1984 » ?

Il est certain, et en ceci nous sommes d'accord avec Bookchin, que la réalité sociale et politique mène les populations à une situation de pénurie que l'on tente de nous présenter comme un résultat naturel d'une conjonction de facteurs techniques et démographiques. Mais, au-delà de cela, se posent des problèmes entièrement dépendants du cadre de la dite « culture matérielle ». Beaucoup des soi-disant améliorations des conditions de vie de masses entières de population, entre autres la production industrielle d'aliments, obtenues durant 60 ans ont engendré des transformations du milieu physique que Malthus dans ces pires réflexions ne pouvait soupçonner.

Depuis lors, l'ombre de Malthus et des malthusiens n'a cessé de réapparaître dans les moments de pénurie ou de crises d'approvisionnement alimentaire. Les débats continuent d'être polarisés sur l'inquiétude simplement démographique et l'indignation justicière contre la pauvreté. Entre ces deux extrêmes s'intercalent toutes les positions possibles, mais il ne surgit aucune voix cohérente qui puisse se faire entendre par-dessus le bruit médiatique.

Les « crises alimentaires » qui inondèrent les journaux en 2007 et 2008 provoquèrent de nouveau l'agitation des professionnels de l'interprétation de la nouvelle misère. En temps de pénurie, la progression de ces analyses augmente géométriquement. Ainsi la revue *Hérodote* publia un dossier fin 2008 où étaient traités « les enjeux de la crise alimentaire mondiale ». Dans un des articles est justement abordée la « résurgence du malthusianisme » et de « la question des limites » pour démentir tant les pessimistes prévisions de Malthus que les prophéties très actuelles sur le manque d'aliments⁸ : « le nombre de personnes disposant d'une alimentation insuffisante devrait considérablement se réduire d'ici 2050 : 33% de la population mondiale en 1970, 20% en 1990, 17% en 2005, 7% en 2050. La malnutrition devait donc diminuer de façon drastique en une génération, démentant les prédictions malthusiennes ».

8. Voir Sylvie Brunel, « La nouvelle question alimentaire », *Hérodote* n° 131, 2008.

On pourrait taquiner un peu ces chiffres en indiquant que, si les prévisions des démographes qui parlent d'une population de 9 à 10 milliards en 2050 sont justes, le chiffre actuel de près de 850 millions de personnes souffrant de malnutrition ne variera pas significativement, alors que le nombre de « bien nourris » aura augmenté de façon notable. La question serait peut-être : comment seront les aliments de ces privilégiés bien nourris ? Quel sera le coût de leur production ? L'auteur de cet article semble bien connaître les problèmes écologiques et sociaux liés à la production industrielle des aliments. On ne comprend donc pas comment elle peut conclure son article par une présentation de « perspectives encourageantes »...

Dans le numéro de l'été dernier, *La Décroissance* inclut un bref dossier intitulé « La décroissance contre Malthus », dans lequel, de façon explicite, les dits « objecteurs de croissance » se défendent des rituelles accusations d'anti-humanisme lancées périodiquement contre les partisans d'une économie limitée. Un autre signe que les discussions se répètent et que la société se trouve embourbée dans les mêmes problèmes qu'il y a des décennies.

Et quels sont ces problèmes ? Non pas l'augmentation de la population. Ni les « crises alimentaires », ni la « menace de la pénurie ». Tout cela, bien que constituant de graves problèmes, n'en est pas moins l'enveloppe sensationnelle de quelque chose de plus préoccupant.

Nous devons reprendre le problème où l'ont laissé Godwin et Malthus, voire où le laissèrent les anarchistes néomalthusiens des années 1930. La projection d'une société future émancipée ne peut pas esquiver la question des limites matérielles, sans quoi toute utopie resterait liée à la superstition progressiste. En voyant les écrits de quelques vieux théoriciens comme Bookchin, on pourrait être amené à croire que la liberté n'aurait un sens qu'en un monde qui n'imposerait aucun obstacle matériel au bonheur humain. Mais le contraire semble plutôt être vrai.

Les débats autour de la question malthusienne ont donc la vertu de montrer à quel point est ténue la ligne qui sépare l'espérance révolutionnaire de la foi progressiste.

Malheureusement, les exemples du livre de Masjuan montrent comment la décadence des mouvements sociaux d'autres époques coïncide non pas avec la révélation de la question écologique mais plutôt avec son apparition comme domaine de spécialistes et champions de l'État.

José Ardillo

traduit de l'espagnol